

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 22 (1954)
Heft: 1

Artikel: Les anges défigurés
Autor: Perisset, Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-567549>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les anges défigurés

Dans la pénombre, les yeux de la chatte ressemblaient à deux petites boucles d'or suspendues dans le vide. Gilles passa une main douce dans le pelage sombre.

— Saha, dit-il.

Sa voix avait quelque chose de changé, d'inhabituel, plus grave et plus molle tout à la fois. Le ronron de la chatte troubla le silence pesant dans la salle à manger qui sentait l'encaustique et la vieille pomme.

— Saha, redit Gilles.

Il avait envie de s'attarder auprès d'elle, savait qu'il n'en avait plus le temps. Barres de métal doré, ses jambes jaillissaient d'un short un peu délavé, aux poches fatiguées. Il en sortit un couteau, une clef, une gomme, une ficelle rouge nouée en un petit écheveau. Puis il s'épongea le front. La chaleur était lourde en dépit du vent qui s'était levé et qui faisait battre, régulièrement, les volets contre le mur.

— Gilles, arrête donc ces volets, que le crépi va tomber!

Il n'entendait pas cette voix sèche, semblant escamoter les syllabes tant l'exaspération la rendait rapide. De lui-même, il accrocha les volets.

— Ca ou autre chose... se dit-il.

Son torse était perdu dans une chemisette trop large. «Elle rétrécira au lavage «lui avait dit sa mère. A dix-huit ans, elle le traitait comme un enfant. Cependant, il n'était ni maigre ni chétif. Les muscles des bras étaient bien dessinés, la peau encore adoucie par le duvet doré. «Un fils blond! disait son père, il n'y a jamais eu que des bruns dans la famille!» Cette couleur de cheveux lui paraissait le signe d'une secrète déchéance, qu'il ne cherchait d'ailleurs pas à s'expliquer, sachant sa femme fidèle. Gilles n'ignorait cependant pas que son père ressentait toujours un malaise quand il regardait sa chevelure. Etait-ce de là que venait l'incompréhension — comme un grand mur noir — qui les séparait?

Gilles n'avait pas le temps de se poser des questions. Cette incompréhension devait être, voilà tout. Les évènements s'étaient ajoutés les uns aux autres comme les mailles de ce tricot que sa mère faisait et défaisait sans cesse.

— Saha, il n'y a pas Bernard aujourd'hui.

Bernard. Cependant que son doigt s'égarait sous le cou de la chatte qui lança la tête en arrière, fermant les yeux; Gilles pensa à son ami.

«Il a poussé la porte du jardin, se disait-il, maintenant, il marche dans le chemin du pré. Il a quitté une maison où tout le monde doit faire la sieste, pareille à celle-ci, hypocrite prison où tant de préjugés sont cadenassés, avec tous les bons principes, ces bons principes que l'on ne peut transgresser que si l'on se cache bien... Bernard, fais-moi grâce d'une minute, ne va pas si vite.»

Une toux sèche se fit entendre, suivie d'un murmure. Gilles ne bougea pas. — Reste tranquille, Saha! souffla-t-il parce que la chatte faisait mine de quitter le fauteuil où elle était roulée en une chaude boule. Il la repoussa d'une main maladroite, ne la regarda plus. Jamais il n'aurait pensé que c'était d'elle qu'il aurait le plus de peine à se détacher. Dans

sa quiétude, elle n'avait pas cessé de l'aimer à sa manière. Son doigt était un peu trembant qui effleura la moustache humide et blanche, comme de petits filets de lumière.

Sans bruit, il monta l'escalier. Illuminant les rideaux rouges, un rayon de soleil transformait sa chambre en irréel décor de tragédie. Le lit était encore défait et, sur l'étagère, Gilles bouscula quelques livres. Le dernier billet de Bernard était sous la couverture du dictionnaire. Il le tâta d'abord du doigt, puis l'attira. En se dépliant, la feuille fit un bruit de déchirure.

«Tout ne peut pas finir comme ça, tu le sais. Si personne ne nous comprend, tant pis. Nous savons que certains mépris rejoillissent sur ceux qui font figure de justiciers. On nous a appris il n'y a pas si longtemps qu'au moyen-âge on brûlait les sorciers place de Grève, comme on brûlait les chats...»

Gilles ne voulait pas en lire davantage, s'appuya à l'étagère. Un mouvement de haine le jeta en arrière: pendant des années, sa mère avait collectionné ses bobines de fil dévidées afin que le menuisier du coin pût en faire les montants d'une étagère... Toute son enfance, toute son adolescence brimée étaient attachées au souvenir de ces bobines qu'il avait dû polir une à une au papier de verre... Il eut envie de tout jeter à terre, se retint. Rien ne devait être changé. Pas d'éclat, pas de gestes superflus. Un jour comme les autres...

Gilles jeta sa chemisette sur le lit, en prit une autre, blanche, dans l'armoire de noyer qui craqua. Sa plus belle chemise. La glace lui jeta au visage l'image d'un garçon qu'il reconnaissait à peine. Il esquissa un sourire triste, se lissa les cheveux.

Les arbres longeant la route étaient poussiéreux. La paille des gerbiers craquait. Un cheval au pas pesant tirait une charrette d'où tombaient parfois des épis gonflés. Il en ramassa un, mâchonna les grains, durs d'abord sous la dent, puis qui cédaient, fades et un peu gluants. Des hommes tendaient les gerbes au bout de longues fourches. Il savait qu'ils allaient le regarder passer, resta plus calme qu'il ne l'eût supposé. Un mot le glaça, qu'il feignit de ne pas entendre. Puis des éclats de rire firent autour de lui une sorte de ronde, comme des échos. Il ne devait pas faiblir, il ne devait pas.

La fraîcheur des saules longeant la rivière le laissa une seconde interdit, réalisant mal ce qui lui arrivait. Bernard avait dit: «Après le gours, tout juste de l'autre côté du pont». Quand il le vit, debout, près du vieux bouleau où, l'été précédent, ils avaient gravé leurs initiales, il eut une défaillance et les larmes lui montèrent aux yeux.

Il savait par cœur le visage de Bernard, la fuite des lèvres charnues et si chaudes, l'épaisseur des pommettes où saillait une cicatrice, le dessin des sourcils que les tempes semblaient tirer et, cependant, il le voyait vraiment pour la première fois, d'une beauté sauvage et douce, comme un masque antique.

— Tu es là... dit-il simplement.

Il voulait rester naturel jusqu'au bout, mais son regard, une seconde, s'attarda à la poche du pantalon. Bernard lui rendit les mains et, sans un mot, gauches pour la première fois, ils s'étreignirent.

— Viens, dit Bernard au bout d'un temps. J'ai trouvé un coin. J'ai beaucoup cherché...

Les tiges des clématites sauvages enchevêtrées formaient une voûte d'ombre. Par endroits, la mousse serpentait entre les herbes desséchées.

— C'est là? demanda Gilles.

— Oui.

La pression de la main s'était faite plus ferme, un pouce glissait sans cesse sur le poignet nerveux.

— Tu as peur?

— Oui, murmura Gilles.

Il baissa la tête cependant que, resserrant son étreinte, Bernard tentait de l'apaiser.

— Moi aussi, chuchota-t-il à son oreille.

— Pas tout de suite... reprit Gilles.

Il s'allongea sur l'herbe, froissa dans ses doigts une tige de menthe. Il n'avait pas bêtement peur, mais la révolte séchait sa gorge. Et cette révolte le ravageait d'autant plus que la silhouette de Bernard, se découvrait dans la lumière frappée dans une immobilité de statue. Son cœur battait à grands coups. Tout son sang, toute sa sève, toute sa vie abouissaient là, à ce visage triste qu'il avait tant de fois caressé, cet être merveilleux sans qui rien n'était possible.

— On n'avait rien fait, pourtant, dit-il.

Bernard ne répondit pas. Lui aussi pensait à cette haine qui, depuis tant de jours, cherchait à atteindre leur amour. D'abord, tout le village avait murmuré; il était insolite que deux garçons de vingt ans fussent toujours ensemble, ne s'attardant jamais avec les filles naïves et hardies qui tentaient de les emmener aux bals de environs ou à la baignade. Les accusations étaient devenues plus précises. Faute de faits probants à se mettre sous la dent, les gens en avaient inventé. On avait commencé à ricaner sur leur passage; bientôt des qualificatifs malsonnans les avaient accompagnés quand ils sortaient ensemble, puis seuls. Emprisonnées dans leur vertu, les familles n'avaient pas tardé à s'émouvoir. Il y avait une fois pour toutes une ligne bien nette: d'un côté les bonnes moeurs, de l'autre... Le père de Bernard, qui avait longtemps servi au Maroc comme capitaine, aurait compris à la rigueur que son fils se permit quelques privautés peu orthodoxes. Mais quand il lui avait parlé de ses sentiments, il avait vu rouge.

— Tu as signé? demanda Gilles au bout d'un temps.

— Ce matin, avoua Bernard, la voix changée. Tu m'en veux?

— Oh, non. Tout ça n'a plus d'importance. Tu n'iras pas dans l'armée, et je n'irai pas davantage en Algérie. Tu sais, mon père a déjà pris le billet.

Bernard s'allongea à ses côtés. Au dessus d'eux, le rideau de clématites était piqué de touffes de fleurs velues. Le silence était seulement rompu par le bruit de l'eau qui se brisait sur l'arche du pont, par un chant d'oiseau solitaire, plus aigu, plus solitaire encore, semblait-il, dans la chaleur lourde.

— Tu as écrit le billet? demanda Gilles.

— Oui. Tu veux le lire?

— Non.

Il avait envie de hurler sa peine, en même temps que son amour.

— Je ne veux pas que tu aies peur... murmura Bernard.

— Tu ne me préviendras pas?

Les cris montaient à la gorge de Bernard. Tout ce qu'il avait encore besoin de dire à Gilles le faisait trembler. Il aurait voulu le presser long-temps contre lui, le berger comme il le faisait parfois, effleurer ses paupières de ses doigts. Au lieu de cela, il restait immobile, foudroyé par son amour qui n'aurait pas de fin.

« Pardonne-moi. Je devrais te protéger, et je ne sais pas. Mon amour est grand, et pourtant il ne l'est pas assez pour que je te sauve et que je te garde. »

Religieusement, il embrassa Gilles. Pour la première fois, sans doute, il avait pitié de lui.

— On va rester comme ça jusqu'à ce soir, lui dit-il. On va attendre que la nuit tombe...

Cependant, il restait légèrement éloigné du corps léger, afin que Gilles ne perçut pas les battements trop accélérés de son cœur. Pour la première fois, il lui mentait.

Le bruit sec du revolver le laissa bouche ouverte, surpris. Sa gorge était sèche et il lui semblait que sa poitrine allait éclater. Gilles n'avait même pas eu un sursaut. Sa main était inerte sur l'herbe et ses doigts étaient encore serrés sur la tige de menthe. Bernard n'eut pas le courage de regarder le visage en qui il s'était tant de fois perdu. Le revolver parut un peu froid à sa tempe.

Une libellule glissa sur les feuilles luisantes, s'accrocha aux fleurs duveteuses. Ce furent ses ailes lumineuses qui dansèrent dans son dernier regard.

Sa main se refroidit, crispée sur son espoir, ce billet où il avait écrit: « Nous poursuivons notre route ».

Maurice Perisset.

Les fêtes de fin d'année

NOËL

La célébration de cette grande fête réunit toujours un nombre réjouissant d'amis. Pour la circonstance, on respire une ambiance un peu plus grave, les conversations sont un peu moins futiles (peut-être!) si l'on en juge par certains visages soudain plus sérieux. Bref, il règne une atmosphère inhabituelle dans cette salle plus accoutumée à se faire l'écho de sonores et joyeux éclats de rire. Une musique de circonstance ouate de ses notes mélodieuses et discrètes la salle qui s'emplit toujours davantage. Dans un angle, un majestueux sapin se dresse étendant ses multiples branches porteuses des bougies qui tout à l'heure s'allumeront et feront scintiller boules brillantes et fils d'argent.

Le programme débute par une allocution prononcée par Rolf. Les mots « élévation de pensée », « haute tenue » et autres lieux communs